

L'ANARCHISME ET L'ABONDANCISME

Gaston LEVAL

Les Éditions du LIBERTAIRE

145 quai de Valmy, PARIS (10^{ème})

1949

L'ABONDANCISME

Les libertaires, qui luttent depuis Proudhon, c'est-à-dire depuis un siècle, pour la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, ne peuvent que se réjouir de voir apparaître des tendances, des groupements, des écoles sociales défendant des idées concordant avec les leurs. Nous ne prétendons pas exercer un monopole idéologique, ni être le seul courant révolutionnaire qui lutte utilement pour l'émancipation des hommes. Nous ne le désirons pas non plus. Nous savons la relativité de notre force, et l'immense puissance du privilège économique et de l'État. Nous ne pouvons également que nous réjouir à la pensée que, dans une crise sociale d'où pourrait surgir un monde nouveau, ces courants viendraient lutter avec nous, et qu'ensemble, en dehors de tout esprit de secte, nous réaliserions l'essentiel de nos aspirations: le socialisme et la liberté. Car, ce qui importe avant tout, c'est l'émancipation économique, politique et morale de l'humanité.

Mais si disposés que nous soyons à enregistrer fraternellement l'apparition de nouvelles forces révolutionnaires de la pensée ou de l'action, nous sommes obligés de réfuter d'une part certaines erreurs qui tendent à déformer ou à minimiser le contenu réel de l'anarchisme socialiste, et d'autre part de combattre la prétention d'exclusivité de certains principes et de direction idéologique, surtout quand cette direction contient une série d'idées fausses, dont l'application serait mortelle.

Tel est ce qui se produit entre nous et l'école de l'*Abondancisme*, ou de l'*Économie distributive* dont Jacques Duboin est le fondateur, et qui groupe des intellectuels et des techniciens qui, hâtons-nous de le dire, ne sont pas tous absolument d'accord avec le Maître, particulièrement en ce qui concerne l'utilisation de l'État dans le nouvel ordre social auquel ils aspirent.

Jacques Duboin et ses amis rendent un très grand service à l'évolution sociale de notre époque en soulignant, avec vigueur et une grande abondance d'arguments quotidiens, ce qu'il y a d'absurde dans l'économie libérale et capitaliste. Sa destruction systématique de biens, agricoles ou industriels, dont la période de «*crise*» allant de 1929 à 1939 a offert tant d'exemples, suffit pour condamner ce régime et préconiser un régime nouveau. Les chiffres placés sous les yeux des hommes sincères sur la destruction du café, du sucre, du coton, du blé, du bétail, etc... sur l'arrachage des plants de vigne ou le ralentissement volontaire de la fabrication de tissus, de meubles, de chaussures, sont convaincants. Disons pourtant que les autres écoles révolutionnaires, communistes et anarchistes, ont fait ces mêmes démonstrations, quoique peut-être moins systématiquement. Ce qui a permis au créateur du *Mouvement abondanciste* d'accomplir à ce sujet une œuvre plus retentissante, ce fut le fait de n'être pas classé comme révolutionnaire, et de pouvoir écrire dans des journaux bourgeois, à une époque où de nombreux esprits qui avaient peur des mots, cherchaient cependant la vérité.

Mais cela n'est que l'aspect négatif de la théorie abondanciste. L'aspect positif, celui qui justifie la revendication du socialisme, est l'abondance elle-même.

Les théoriciens de l'Abondancisme dénoncent la contradiction existante entre les possibilités de production et le mode de répartition. Accumulant de nombreuses statistiques que l'on trouve dans les revues

spécialisées d'Europe et d'Amérique, ils prouvent que la production de biens de consommation devient telle, grâce au développement du machinisme, de la technique, de la science appliquée au travail, que l'humanité doit, dès maintenant, non seulement éliminer le capitalisme qui entrave le développement normal de la production, mais encore appliquer le principe, nouveau dans l'éthique de la vie matérielle des hommes, de l'Économie distributive qui a pour principe la formule suivante: «à chacun selon ses besoins, et de chacun selon ses forces».

Enfin, selon Jacques Duboin, l'organisation de cette vie sociale nouvelle, techniquement, économiquement et éthiquement considérée, serait confiée à l'État utilitaire.

ABONDANCE ET RARETÉ DANS L'ANARCHISME

À part l'utilisation de l'État, ces idées se trouvent déjà dans les écrits anarchistes, et Jacques Duboin n'a apporté absolument rien d'original. Il a, du reste, été obligé de le reconnaître après une conférence que j'ai donnée sur ce sujet, et je n'insisterais pas si cette reconnaissance n'était pas fortuite et si, dans ses livres souvent intéressants et empreints d'une sincérité indiscutable quant aux buts poursuivis, il ne présentait pas ces idées comme étant presque entièrement de son cru.

Pour démontrer que Jacques Duboin, qui a lu Kropotkine, et qui le cite, lui a emprunté beaucoup plus qu'on ne suppose et qu'il n'avoue, il suffit d'ouvrir *La Conquête du Pain*, livre publié en 1885.

Le premier chapitre proclame déjà les immenses moyens de production dont l'humanité commençait à disposer. Et souvent on croirait lire M. Duboin lui-même:

«Pendant cette période troublée qui a duré un millier d'années, le genre humain... a défriché le sol, desséché les marais, percé les forêts, tracé des routes; bâti, inventé, observé, raisonné; créé un outillage compliqué, arraché ses secrets à la Nature... si bien qu'à sa naissance l'enfant de l'homme civilisé trouve aujourd'hui à son service tout un capital immense, accumulé par ceux qui l'ont précédé. Et ce capital lui permet maintenant d'obtenir, rien que par son travail combiné avec celui des autres, des richesses dépassant les rêves des Orientaux dans les Mille et un Nuits».

Et voici des exemples:

«Sur le sol vierge des prairies de l'Amérique, cent hommes aidés de machines puissantes produisent en quelques mois le blé nécessaire pour la vie de dix mille personnes pendant toute une année... Avec ces être intelligents, les machines modernes - fruit de trois ou quatre générations d'inventeurs, la plupart inconnus - cent hommes fabriquent de quoi vêtir dix mille personnes pendant deux ans. Dans les mines de charbon bien organisées, cent hommes extraient chaque année de quoi chauffer dix mille familles sous un ciel rigoureux».

Dans le chapitre suivant, *L'Aisance pour tous*, il insiste sur le fait de l'abondance:

«Et nous savons enfin que contrairement à la théorie du pontife de la science bourgeoise - Malthus - l'homme accroît sa force de production bien plus rapidement qu'il ne se multiplie lui-même... Tandis que la population de l'Angleterre n'a augmenté, depuis 1844, que de 62 pour 100, sa production a grandi, au bas mot, dans une proportion double, soit de 130 pour 100. En France, où la population a moins augmenté, l'accroissement est cependant très rapide... Aux États-Unis, le progrès est encore plus frappant: malgré l'immigration ou plutôt à cause de ce surplus de travailleurs d'Europe, les États-Unis ont décuplé leur production».

Cette idée de l'accroissement prodigieux de richesses que les hommes produisent et peuvent produire, revient dans de nombreuses pages du livre. On la retrouve, dans son dernier chapitre *L'Agriculture*, où Kropotkine s'efforce de démontrer qu'en cas d'isolement, la commune de Paris pourrait, grâce à la culture intensive, être nourrie par les seuls départements de la Seine et de Seine-et-Oise.

Devant ces faits, il conclut catégoriquement:

«Et si, dans l'industrie comme dans l'agriculture, comme dans l'ensemble de notre organisation sociale,

le labeur de nos ancêtres ne profite surtout qu'au petit nombre, il n'est pas moins certain que l'humanité pourrait déjà se donner une existence de richesse et de luxe, rien qu'avec les serviteurs de fer et d'acier qu'elle possède».

Quand on pense à la multiplication de ces serviteurs et à l'accroissement de l'énergie employée depuis 1885, on suppose quel serait aujourd'hui le langage de Kropotkine.

Ce que les possibilités de production représentent pour l'humanité a donc été signalé par nous depuis longtemps, et le *Mouvement abondanciste* n'a, là-dessus, fait montre d'aucune originalité. Toutefois, il semble avoir innové davantage en dénonçant l'organisation de la rareté.

C'est en effet une affirmation généralisée que la production est conditionnée par la loi de l'offre et de la demande, qu'agriculteurs et industriels ne produisent que d'après les possibilités d'écoulement de leurs produits.

Le *Mouvement abondanciste* démontre que, dans des buts spéculatifs, mais surtout pour empêcher que l'abondance mène au socialisme, le capitalisme freine volontairement la production. Et il dénonce cette organisation de la rareté.

Eh bien, les anarchistes l'ont fait longtemps avant. Prenons à nouveau Kropotkine. Après avoir dit combien nous produisons, il ajoute: *«Mais ces chiffres ne donnent qu'une idée bien faible de ce que notre production pourrait être dans de meilleures conditions»*. Et voici le premier système de freinage: *«Aujourd'hui à mesure que se développe la capacité de produire, le nombre des oisifs et des intermédiaires augmente dans une proportion effroyable. Tout au rebours de ce qui se disait autrefois entre socialistes, que le Capital arriverait bientôt à se concentrer en un si petit nombre de mains qu'il n'y aurait qu'à exproprier quelques millionnaires pour rentrer en possession des richesses communes, le nombre de ceux qui vivent aux dépens du travail d'autrui est toujours plus considérable»*.

En France *«il n'y a pas dix producteurs directs sur trente habitants»*. En Angleterre *«les statisticiens doivent exagérer les chiffres pour établir un maximum de 8 millions de producteurs sur 26 millions d'habitants»*.

À cette réduction de la production par la réduction des producteurs s'ajoute un deuxième système de freinage: celui que les abondancistes dénoncent sous le nom d'organisation de la rareté:

«Ce n'est pas tout. Ceux qui détiennent le capital réduisent constamment la production en empêchant de produire. Ne parlons pas de ces tonneaux d'huîtres jetés à la mer pour empêcher que l'huître devienne une nourriture de la plèbe et cesse d'être une friandise de la gent aisée; ne parlons pas des mille et mille objets de luxe - étoffes, nourriture, etc..., etc... - traités de la même façon que les huîtres. Rappelons seulement la manière dont on limite la production des choses nécessaires à tout le monde. Des armées de mineurs ne demandent pas mieux que d'extraire chaque jour le charbon et de l'envoyer à ceux qui grelottent de froid. Mais très souvent un bon tiers des ces armées, deux tiers sont empêchés de travailler plus de trois jours par semaine, les hauts prix devant être maintenus. Des milliers de tisserands ne peuvent battre les métiers, tandis que leurs femmes et leurs enfants n'ont que des loques pour se couvrir, et que les trois quarts des Européens n'ont pas un vêtement digne de ce nom.

Des centaines de haut-fourneaux, des milliers de manufactures restent constamment inactifs, d'autres ne travaillent que la moitié du temps... Des milliers d'hommes seraient heureux de transformer les espaces incultes ou mal cultivés en champs couverts de riches moissons...».

Kropotkine cite d'autres exemples, et conclut: *«C'est la limitation consciente de la production»*.

Entre la *«limitation consciente de la production»*, et l'*«organisation de la rareté»*, quelle différence y a-t-il?

Puis, l'auteur de *La Conquête du Pain* dénonce le troisième moyen de freinage de la production: *«...mais il y a aussi la limitation indirecte et inconsciente qui consiste à dépenser le travail humain en objets absolument inutiles ou destinés uniquement à satisfaire la sottise vanité des riches»*. Il illustre son affirmation, et voici enfin sa conclusion générale:

«Donc, si l'on prend en considération, d'une part la rapidité avec laquelle les nations civilisées augmentent leur force de production, et d'autre part les limites tracées à cette production, soit directement, soit indirectement par les conditions actuelles, on doit en conclure qu'une organisation économique tant soit peu raisonnable permettrait aux nations civilisées d'entasser en peu d'années tant de produits utiles qu'elles seraient forcées de s'écrier: "Assez! assez de charbon! assez de pain! assez de vêtements! Reposons-nous, recueillons-nous pour mieux utiliser nos forces, pour mieux employer nos loisirs!"».

COMMUNISME LIBERTAIRE ET ÉCONOMIE DISTRIBUTIVE

Jacques Duboin a écrit des pages magnifiques pour réfuter le principe de la rétribution personnelle selon les œuvres de chacun, et pour défendre cet autre principe: « À chacun selon ses besoins, de chacun selon ses forces». Mais, là encore, il a trop voulu faire figure de novateur en ne disant pas ce qu'il prenait aux autres, et particulièrement à l'école anarchiste.

Ce principe a été énoncé d'abord par Louis Blanc. Les anarchistes, après avoir été mutuellistes avec Proudhon qui demandait la possession par chacun de ses moyens de production, ou sa rétribution selon son travail; après avoir été collectivistes - possession collective des moyens de production et rétribution de chacun «selon ses œuvres» - dans la *Première Internationale*, et, en Espagne, jusqu'en 1900 (1) adoptèrent, en leur immense majorité, le principe «à chacun selon ses besoins, de chacun selon ses œuvres».

C'est la formule qu'en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Italie, dans toute l'Europe, en Amérique du Nord et du Sud, en Afrique du Nord, en Chine et au Japon, ils ont propagée sans relâche depuis près de soixante-cinq ans. Et ils l'ont justifiée au nom des principes moraux d'abord, de l'histoire humaine et du développement de l'économie ensuite.

Principes moraux: avant le droit du producteur «*au produit intégral de son travail*», comme réclament encore certains gens, nous avons réclamé «*le droit à la vie de tout être humain qui n'est pas volontairement parasitaire*». Un enfant n'est pas un producteur, et s'il y a un seul enfant dans un ménage et quatre dans l'autre, tous ont droit aux mêmes possibilités de soins, d'aliments, de nourriture, d'hygiène, d'instruction et d'éducation. Une mère qui soigne sa famille chez elle a droit aux mêmes possibilités vitales que la femme sans enfant qui travaille. De même pour le vieillard, le malade, l'infirme. C'est pourquoi Sébastien Faure écrivait que le but de l'anarchisme était d'«*instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate à toute époque, au développement progressif de l'humanité*».

Voilà pour les raisons morales. Il en est d'autres. Vers 1876, les anarchistes italiens, parmi lesquels Cafiero, Malatesta, Covelli, Andrea Costa exposaient que toutes les terres ne donnent pas les mêmes rendements, qu'indépendamment de la qualité, toutes les mines ne permettent pas d'extraire une même quantité de charbon, de fer ou de cuivre. Les anarchistes communistes espagnols disaient de même dans leur polémique avec leurs camarades collectivistes.

Mais Kropotkine élargit ces bases. En des pages que nous retrouvons presque intégralement chez Jacques Duboin, il rappelle d'abord que tout ce dont nous disposons, tout ce que nous avons trouvé à notre naissance est le résultat des efforts et du sacrifice de générations innombrables.

«Pendant des milliers d'années, des millions d'hommes ont travaillé à éclaircir les futaies, à assécher les marais, à frayer les routes, à endiguer les rivières. Chaque hectare du sol que nous labourons en Europe a été arrosé des sueurs de plusieurs races; chaque route a une histoire de corvées, de travail surhumain, de souffrances du peuple. Chaque ligne de chemin de fer, chaque mètre de tunnel ont reçu leur part de sang humain.

Les puits des mines portent encore, toutes fraîches, les entailles faites dans le roc par le bras du pionnier. D'un poteau à l'autre les galeries souterraines pourraient être marquées d'un tombeau de mineur, enlevé dans la force de l'âge par le grisou, l'éboulement ou l'inondation.

Les cités, reliées entre elles par des ceintures de fer et des lignes de navigation, sont des organismes qui ont vécu des siècles. Creusez-en le sol, et vous y trouverez les assises superposées de rues, de maisons, de

(1) Ricardo Mella fut le dernier théoricien du collectivisme.

théâtres, d'arènes, de bâtiments publics. Approfondissez en l'histoire, et vous verrez comment la civilisation de la ville, son industrie, son génie ont lentement grandi et mûri par le concours de tous ses habitants, avant d'être devenus ce qu'ils sont aujourd'hui».

Kropotkine écrivit ainsi d'autres pages qui ont une valeur éternelle, et après avoir multiplié les arguments entièrement nouveaux pour montrer que «*Science et industrie, savoir et application, découverte et réalisation pratique menant à de nouvelles découvertes, travail cérébral et travail manuel - pensée et œuvres de ses bras - tout se tient*», il demande:

«*Alors, de quel droit quiconque pourrait-il s'approprier la moindre parcelle de cet immense tout et dire: "ceci est à moi, non à vous?"*».

Le communisme libertaire prend ainsi une envergure philosophique basée sur la biologie de l'histoire. Dans son argumentaire, Jacques Duboin n'a pas été plus loin. Il n'a pas dit d'avantage. Et on retrouve l'influence de Kropotkine qu'il cite pour renforcer ses thèses, mais dont il se garde bien de dire tout ce qu'il lui a emprunté, dans d'autres justifications de sa thèse communiste (nous prenons le mot dans son sens le plus large, qui n'a rien à voir avec le léninisme, le trotskysme ou le stalinisme).

Dans la cinquième lettre de son livre *Égalité économique*, le plus important de ceux qu'il a écrit, nous trouvons l'affirmation suivante:

«*A côté de la poursuite de l'intérêt personnel il y a eu toujours chez les hommes un mouvement inverse de solidarité au moins aussi puissant et qui n'a jamais demandé qu'à se développer. Le cœur, l'intelligence, l'amour-propre sont parfaitement capables de s'entendre pour obliger les hommes à faire de grandes choses*».

Et il prouve cette assertion en parlant de l'entraide dans les communautés barbares, dans les communautés de villages, du droit coutumier, des cités du moyen âge, des corporations, et, de nos jours, de l'entraide pour les travaux des champs, de celle pratiquée dans les syndicats, etc...

Or, tout cela n'est qu'un résumé de la deuxième partie de *l'Entraide*, de Kropotkine. Que Jacques Duboin, dont nous ne nions ni le talent, ni la vaste culture, prenne dans certains cas «*son bien où il le trouve*», n'est pas ce qui nous importe. Ce qui nous importe, c'est qu'il ne prétende pas apporter des conceptions entièrement nouvelles et des justifications plus ou moins inédites, et être le pontife d'une école qui croit avoir découvert ce que nous disons depuis près de trois quarts de siècle.

J'avais montré ces choses sans acrimonie au cours de la conférence dont j'ai parlé. Jacques Duboin dut reconnaître que d'autres, avant lui, les avaient préconisées. Il parla de Kropotkine et de Bakounine, de la pensée chrétienne et des premières communautés chrétiennes. Puis dans un article intitulé «*Réponse au Libertaire*» (*La Grande Relève*, juin 1948) il cite Babœuf, les Védas, le Coran, le Zend Avesta, en affirmant que «*toutes les religions sont autant de routes qui mènent au même but: l'égalité économique*».

Cette dernière affirmation est des plus discutables. Mais Kropotkine ni ses continuateurs n'ont jamais nié les précédents historiques du principe «*à chacun selon ses besoins*». Ils ont cité Mably et Sylvain Maréchal, Rabelais et le christianisme, Campanella et Thomas Morus, Wicleff, Jean Huss et les anabaptistes. Ils n'ont négligé ni Platon, ni les mœurs des fourmis ou celles des Esquimaux.

Et dans la pratique humaine, Kropotkine, Élisée Reclus et son frère Élie, Jean Grave, Malato, Ricardo Mella ont cité l'exemple des populations primitives d'Afrique, de certaines régions de l'Amérique et de l'Asie, de certaines périodes de l'Europe.

Non, nous ne prétendons pas avoir apporté un nouveau principe économique et social. Mais pourquoi le *Mouvement abondanciste* prétend-il l'avoir apporté en changeant les noms, et en appelant économie distributive ce que l'on a, depuis longtemps, appelé communisme - libertaire ou autoritaire?

Platon préconisait l'économie distributive. La tribu africaine dont les membres partagent le fruit de la chasse pratique l'économie distributive. La tribu d'Esquimaux, qui fait de même pratique l'économie distributive, ou le principe communiste «à chacun selon ses besoins».

Nous n'avons rien apporté de nouveau. Le communisme, comme l'anarchie - organisation sans gouvernement et sans État - sont vieux comme le monde. De tout temps ils ont coexisté avec l'individualisme et l'autorité. Mais ce que nous avons apporté de nouveau, c'est la justification théorique du principe communiste. Avant Kropotkine, personne n'avait réuni tant d'arguments où le principe moral, les connaissances historiques, scientifiques de toutes sortes, et l'analyse de la vie économique concourent au même but: ni Babœuf, ni Louis Blanc, ni Pierre Leroux n'ont donné des justifications aussi solides que celles apportées par les anarchistes. En cela, nous n'avons plagié personne. Mais nous sommes bien obligés de constater que, malgré sa culture et son intelligence. Jacques Duboin nous ramène invinciblement à Kropotkine.

Communisme, libertaire ou autoritaire, et Économie distributive sont donc une même chose, qui tend aussi à une même chose: l'égalité économique. Pourquoi faut-il que Jacques Duboin s'efforce d'affirmer le contraire, toujours poussé par sa prétention d'apporter des principes nouveaux, et par son intention d'anuler les mouvements plus ou moins parallèles comme un boutiquier qui se déferait de ses concurrents?

Car, après avoir écrit dans l'article mentionné: «*Nous poursuivons le noble but de Kropotkine à qui j'ai rendu hommage dans mes écrits*», et après avoir cité le Coran et le Zend Avesta, Babœuf et Jésus Christ, il affirme:

«*Mais entre votre doctrine et la nôtre, il existe un fossé: le communisme libertaire repose sur l'échange, alors que l'Économie distributive, son nom l'indique, repose sur la distribution. C'est là une différence fondamentale. En effet, entre l'échange des produits du travail (que vous maintenez) et la distribution de ces mêmes produits (que nous réclamons) il y a le même abîme que celui qui sépare la vente du don gratuit.*»

Une fois encore, Jacques Duboin s'efforce de fausser le sens de nos idées pour faire primer les siennes.

Car, si le principe du communisme est: «*A chacun selon ses besoins, de chacun selon ses forces*», si l'on donne à chaque individu, homme, femme ou enfant, ce qui lui est nécessaire, sans mesurer ce qu'il apporte en compensation, ni même s'il apporte quelque chose - toujours à condition qu'il ne soit pas volontairement parasitaire - il n'y a pas échange. Il y a... *Économie distributive*.

Il y aurait échange si, appliquant le principe collectiviste que les anarchistes ont repoussé «à chacun selon ses œuvres», on rétribuait l'individu d'après les services par lui rendus à la société. Du moment que, selon la formule communiste, on ne mesure ni les services qu'il rend, ni les produits qu'il consomme en compensation, on pratique ce que Jacques Duboin a baptisé du nouveau nom d'*Économie distributive*.

«*La possession commune des instruments de travail amènera nécessairement la jouissance en commun des fruits du labeur commun*», écrivait Kropotkine. Puis il cite les pratiques communistes des cités du moyen âge, de la commune rurale d'hier, l'utilisation du pont, de la route, des musées, des bibliothèques, des parcs, des jardins publics. Il parle des tramways, des voies ferrées de certains pays, des services postaux (toutes choses répétées par les abondancistes) autant d'institutions fondées sur le principe «*prenez ce qu'il vous faut*». Et il conclut:

«*Comment donc douter que, le jour où les instruments de production seraient remis à tous, où l'on ferait la besogne en commun, et le travail recouvrant cette fois la place d'honneur dans la société, produirait bien plus qu'il ne faut pour tous, comment douter qu'alors cette tendance (déjà si puissante), n'élargisse sa sphère d'action jusqu'à devenir le principe même de la vie sociale?*».

Et la formule littéralement peu heureuse de la prise au tas, recommandée pour les denrées et les vêtements, complète cette large exception de la vie.

Le communisme libertaire n'a donc rien à voir avec l'échange des produits dans le sens où l'entend Jacques Duboin. Si ses définisseurs ont voulu que le paysan travaillant une terre pauvre puisse consommer autant que le paysan travaillant une terre riche, que le mineur ne pouvant extraire que cinq cents kilos de charbon puisse consommer autant que le mineur qui en extrait quatre tonnes, que la mère de famille ne

pouvant pas travailler parce qu'elle élève ses enfants consomme autant que la femme qui peut travailler parce qu'elle n'en a pas - ou plus exactement obtenir ce dont elle a besoin, comme celle qui travaille - c'est parce qu'ils ont depuis longtemps dépassé l'économie échangiste.

Ils l'ont dépassés au point de vue individuel comme au point de vue collectif. Le faible rendement du cultivateur ou du mineur n'est pas le fait de l'homme pris isolément. Ce sont des régions entières, quelquefois des pays, dont le sol plus pauvre ou le climat moins favorable ne permettent pas d'obtenir des récoltes abondantes ou des troupeaux aussi nombreux que dans d'autres régions plus favorisées; ce sont des bassins entiers, quelquefois des pays, dont les mines ne fournissent que peu de charbon, ou un charbon inférieur, ou un minerai de fer dont la teneur en métal pur est de trente pour cent, alors qu'elle est de cinquante, soixante ou soixante-dix pour cent dans d'autres régions, dans d'autres pays.

Nous savons cela. Et si nous avons conservé le mot d'échange, nous n'avons jamais pensé qu'il faudrait fournir du blé et de la viande aux mineurs d'après le charbon, le fer ou le cuivre qu'ils apporteraient, ni aux cultivateurs des engrais, des vêtements, des machines, tous les éléments de vie d'origine industrielle d'après les produits agricoles qu'ils fourniraient. Cela serait de l'échangisme, mais non du communisme libertaire.

Cette conception s'élargit encore. Jacques Duboin s'élève avec raison contre l'échangisme international, c'est-à-dire contre la fourniture de produits en proportion équivalente de quantité, de qualité ou de prix.

Mais depuis Bakounine, les anarchistes ont préconisé la fédération de l'humanité sur le plan mondial, et l'organisation concertée de l'économie sur le même plan. Et il a toujours entré dans leur morale et dans leur but que les régions du globe les plus favorisées aideraient les moins favorisées.

L'auteur de ces lignes écrivait en 1931 (2) qu'on ne devait plus parler d'échange, mais de circulation des produits. La complexité croissante de la vie rend de plus en plus impossible l'application de la vieille formule: produits contre produits, services contre services. D'abord parce que de plus en plus les spécialisations industrielles rendent ces échanges impossibles. Proudhon ne voyant, pendant une longue période, que l'artisan, pouvait revendiquer cette formule. Elle devenait inapplicable quand le travail collectif de l'atelier, de la fabrique ou de l'usine ne permettait plus d'individualiser la part de chacun, quand la machine, l'étoffe, le meuble fabriqués étaient destinés à des hommes résidant à vingt, cent, mille kilomètres et qui ne produisaient pas ce dont l'ouvrier avait besoin.

Il en était de même pour les fruits, les légumes, la viande, les céréales, le lait, le vin que les moyens de transport faisaient circuler à des distances croissantes. L'économie échangiste n'était plus possible qu'au moyen de l'argent, et les communistes anarchistes repoussaient l'emploi de l'argent.

D'autre part, nous savons très bien que les services sociaux se multiplient à mesure que se développe la civilisation. Un médecin, une infirmière qui soignent, un métallurgiste ne lui demanderont pas un morceau de chaudière en échange de leurs soins. L'enseignement, l'hygiène, les transports, la poste ne sont pas des fonctions individuellement interchangeables. Tout porte donc à ce que l'économie soit considérée comme une activité sociale au service de tous, et dont tous soient les bénéficiaires parce que la raison fondamentale et suprême à la fois est pour tous le même droit à la vie.

Dans l'*Économie distributive*, nous disent Jacques Duboin et ses disciples, le but de la production n'est pas l'échange, le profit personnel, mais la consommation. C'est la consommation qu'il faut assurer. La satisfaction des besoins est le but, la production est le moyen. Et les abondancistes sont convaincus d'avoir fait là une grande découverte.

Une fois de plus nous les avons précédés. Kropotkine définissait l'économie «*l'étude des besoins de l'humanité et des moyens de les satisfaire avec la moindre perte possible de forces humaines*».

«*Ouvrez*, écrivait-il, *n'importe quel ouvrage d'un économiste. Il débute par la production, l'analyse des*

(2) *Problemas economicos de la Revolucion española.*

moyens employés aujourd'hui pour créer la richesse, la division du travail, la manufacture, l'œuvre de la machine, l'accumulation du capital. Depuis Adam Smith jusqu'à Marx, tous ont procédé de cette façon. Dans la deuxième ou la troisième partie de son ouvrage seulement, il traitera de la consommation, c'est-à-dire de la satisfaction des besoins de l'individu».

Kropotkine place au premier rang le besoin, et proclame: *«Il serait donc, pour le moins, tout aussi logique de commencer par là et de voir ensuite comment il faut s'y prendre pour subvenir à ces besoins par la production».* Et il ajoute: *«C'est précisément ce que nous faisons».*

Puis, après avoir posé les problèmes du logement, du vêtement, de la nourriture, il résume:

«Voici 350 millions d'Européens. Il leur faut chaque année tant de pain, tant de viande, de vin, de lait, œufs et beurre. Il leur faut tant de maisons, tant de vêtements. C'est le minimum de leurs besoins. Peuvent-ils produire tout cela? S'ils le peuvent, leur restera-t-il du loisir pour se procurer le luxe, les objets d'art, de science et d'amusement - en un mot tout ce qui ne rentre pas dans la catégorie du strict nécessaire? - Si la réponse est affirmative, qu'est-ce qui les empêche d'aller de l'avant? Qu'y a-t-il pour aplanir les obstacles? Faut-il du temps? qu'ils le prennent. Mais ne perdons pas de vue l'objectif de toute production - la satisfaction des besoins». Cette nouvelle conception des choses ferait alors comprendre que «les prétendues lois de la valeur, de l'échange, etc..., ne sont que l'expression souvent fautive - le point de départ étant faux - de faits tels qu'ils se passent en ce moment, mais qui pourraient se passer et qui se passeront tout différemment quand la production sera organisée de manière à subvenir à tous les besoins de la société».

On le voit, c'est sur le plan européen d'où était banni l'échangisme, que Kropotkine posait alors les problèmes de l'économie, et il donnait à celle-ci pour but non plus l'échange mais la satisfaction des besoins de tous les membres de la société.

Les réalisations de la révolution espagnole sont une preuve de plus d'application de ce que Jacques Duboin appelle *Économie distributive*, et que nous appelons communisme libertaire. Dans les quelque mille cinq cents collectivités agraires où la liberté d'application de nos conceptions fut plus grande que dans les zones industrielles, chaque homme, chaque femme, chaque enfant reçut des vivres et des vêtements d'après ses besoins, non d'après l'importance mesurée de son travail, ce qui aurait impliqué un échange.

Les collectivités étaient fédérées, par canton, qui échangeaient leurs produits avec ceux des zones industrielles, car dans ces zones la révolution sociale était freinée par les gouvernements centraliste et catalan, par les partis républicains, régionalistes, socialiste, communiste, par les bourgeois et les capitalistes *«antifascistes»* contre lesquels nous devons lutter.

Mais dans les fédérations cantonales, c'étaient les collectivités les plus pauvres qui recevaient les bêtes de trait ou les produits industriels obtenus, même si elles n'avaient rien donné en échange. Puis, dans les fédérations régionales, les cantons les plus pauvres recevaient les produits industriels, les machines agricoles, les bêtes de trait, les semences sélectionnées, les engrais obtenus grâce aux produits fournis par les cantons plus favorisés. Si la grêle ravageait, si la gelée détruisait les plantes, les arbres fruitiers, les céréales d'une collectivité, le canton entier l'aidait et la collectivité ne devait rien.

Tel était ce que faisaient en Espagne les anarchistes, qui ne connaissaient pas même le nom de Jacques Duboin, mais qui étaient communistes libertaires.
